

POSITIF

Positif - Janvier 2010

Montpellier 2009 Cinéma méditerranéen



Retorno a Hansala de Chus Gutiérrez (Espagne)



9:06 d'Igor Sterk (Slovénie)

Que retenir de cette 31^e édition ? L'abondance des œuvres et des sections, la fidélité du public, à coup sûr. Il est plus délicat de choisir parmi les films. Déjà montré à Cannes (n° 581-582), *Ajami* reçut l'Antigone d'or. Dans une présentation inutilement compliquée et tumultueuse, cette vision des conflits du Proche-Orient les réduit à des affrontements de bandes et des antagonismes familiaux. De façon plus opportune, le jury de la presse distingua *Retorno a Hansala* de l'Espagnole Chus Gutiérrez, qui montre, avec des passages d'une netteté presque documentaire, comment l'hospitalité paysanne, le culte des morts et la sobriété des mœurs appellent la compassion d'un croque-mort andalou qui transporte un cadavre dans le Sud marocain. L'adresse du récit, c'est de nous faire découvrir à quel point cet homme était intéressé à mesure qu'il le devient moins. Si l'heureux dénouement paraît artificiel, l'ensemble est réalisé avec une grande compétence. Mais le film le plus original et le plus marquant était assurément *9:06* d'Igor Sterk. Habitué

du festival, qui avait primé son premier long métrage (*Express*, 1997), ce cinéaste slovène avait déçu avec *Tuning* (2005), étude brillante mais pauvre de matière. Son nouvel ouvrage repose entièrement sur la mise en scène : aucune parole n'explique la fascination du vide qui amène un policier à s'identifier à un suicidé sur lequel il enquête. Son vertige, qui rappelle parfois celui de M. Klein dans le film de Losey, s'exprime dans des paysages impressionnants, dans la pénombre, dans la répétition de signes sans portée comme l'heure qui donne son titre à cette histoire, dans des mouvements de caméra propres à suggérer la sensation fuyante de l'étourdissement, dans le thème de l'eau, voisin de celui de la mort. Allusive et énigmatique, l'image n'a pourtant rien de sibyllin, puisqu'elle conduit toujours à un sentiment précis et à une forme de connaissance.

Avec un mélange de réalisme et de fantaisie qu'inspirait peut-être le premier Fellini, le Croate Sorak Dejan donne dans

U zemlji cudesa (*In the Land of Wonders*) le portrait d'une fillette blasée et tendre en même temps qu'il peint un paysage d'après guerre. Sans quitter l'ancienne Yougoslavie, on pouvait aussi goûter le savoir-faire et la sensibilité de Goran Paskaljevic, dans une coproduction serbo-albanaise (ce qui n'est pas banal), *Honeymoons*, qui dénonce l'illusion européenne. *Köprüdekiler* (*Men on the Bridge*) de la Turque Asli Özge utilise la même construction en histoires parallèles pour montrer les recherches vaines, quoique dépourvues de prétentions, auxquelles se livrent trois Stambouliotes.

La Méditerranée proposait ainsi d'elle-même une photographie attristée et tourmentée, mais nullement désespérée. L'usage, si fréquent cette année, de divers procédés narratifs destinés à rapprocher des êtres d'âges, de classes, de nations différents, témoigne au contraire d'une humanité dont il ne faut pas désespérer, puisqu'elle demeure ressemblante en dépit des querelles qui la divisent.

Alain Masson